

Date de péremption

Mon opposant direct, ce joueur qui me fait face, je ne lui donne que quinze ans de moins que moi. Ma date de naissance l'atteste sur la feuille de match : aucun doute, le plus vieux, une fois de plus cette saison, c'est moi.

Oui, le seul joueur présent à avoir été conçu durant la canicule de 1976. Il n'y a pas d'offense : les œnologues associent cette période à un bon millésime, peut-être le meilleur du vingtième siècle.

Les muscles noués, prêt à engager pour aller égaliser. Il ne saurait en être autrement.

J'attends le regard fixe que l'arbitre lâche le palet entre nos deux crosses. Au hockey, dès que le palet touche le sol, les deux joueurs peuvent tenter de s'en emparer. Ceci nécessite un peu de filouterie et beaucoup de réflexes. L'expérience m'apporte la première, je tente de conserver la vivacité des seconds.

Au dos de mon maillot se lit mon numéro, celui de mon département de naissance. Un peu de chauvinisme, dans le sport amateur, c'est un postulat essentiel. Au moins autant que la mauvaise foi. Encore deux petites saisons, et ce numéro coïncidera avec mon âge.

Peu importe, les patins aux pieds, je n'ai pas mon âge. Non, les patins aux pieds, je n'ai qu'un âge. Les patins aux pieds, j'ai douze ans. J'ai douze ans depuis plus de trente ans. J'ai douze ans et, comme tout le monde à cet âge, je vais tout donner.

Nous sommes menés d'un petit but, le match est plutôt équilibré. Et leur gardien n'est pas la Muraille de Chine malgré ses rodomontades.

Alors je vais jouer comme à l'époque de l'école primaire, pendant ces matchs de foot avec des buts faits d'un entassement de pulls ou de cartables. On courait comme si notre vie en dépendait. Cette motivation, je l'ai gardée intacte.

Pourtant, je ne suis pas du lot des sportifs dotés d'un talent inné. Pas de ceux touchés dès le berceau par la grâce de la fée olympique. Pas de ceux qui survolent les terrains avec grâce ou toute autre forme d'aisance naturelle des virtuoses. Je ne suis pas de ceux capables de rendre beau n'importe quel geste technique. Pas de ceux qui paraissent ne jamais

fatiguer. Pas de ceux qui font basculer la victoire du bon côté d'un coup de génie. Ce matin où il m'a déjà fallu trois tentatives pour cadrer un tir.

Non. Moi, je suis un besogneux doublé d'un dur au mal. Un sportif pas élégant, un qui traîne la patte en fin de partie, qui rate l'inratable. Qui doit répéter ses gestes mille fois pour les réussir dix. Les bons jours et si le vent n'est pas contraire.

Un qui n'a jamais prétendu exceller dans aucun des nombreux sports qu'il a pratiqués. Un qu'on qualifierait de « libéro à l'ancienne » s'il jouait encore au football. Un qui a sans doute plus perdu que gagné.

Pourtant, je ne lâche rien. Jamais. Je n'écourterai pas un entraînement. Je ne serai jamais forfait sans être plâtré d'un membre. Je serai sur ton dos même si tu mènes treize à rien.

Je m'étonnerai parce que l'arbitre frileux déclare le terrain impraticable. Alors que cette mare d'eau, là, au milieu du rond central, ça me convenait. Je m'en fiche moi, je ne suis pas assez bon technicien pour réclamer un tapis de billard.

Adeptes des sports d'équipe, j'adore être en infériorité numérique, prêt à en découdre comme les Texans à Fort-Alamo. C'était le cas il y a quelques minutes, pendant l'expulsion temporaire d'un coéquipier coupable d'un geste agressif. Deux minutes conclues sans prendre de but, en hyperventilation, certes, mais le front a tenu bon.

Les conditions météorologiques m'indiffèrent. Short et t-shirt, c'est suffisant. Et le regard interloqué des personnes qui assistent à mon prélavage au tuyau d'arrosage après une sortie hivernale en VTT, ça me fait sourire. Enfin, dès que mes dents finissent de claquer.

Certes, parfois l'âge est là. Rarement sur le terrain même. Lors de la dernière victoire de mon équipe, un coéquipier m'a demandé la musique de la coupe du monde de football sur notre enceinte connectée. Sans hésiter, j'ai mis « I will survive » de Gloria Gaynor. À la fin du morceau, ce coéquipier né après 1998 m'a, par une allusion subtile à la disparition des dinosaures, fait remarquer que la dernière coupe du monde de football avait été celle « Freed from desire » de Gala.

Peu importe, quand l'arbitre aura lancé le palet, je vais tout faire pour gagner ce match. Et aussi pour entendre mon coach, mes co-équipiers, mes enfants ou les rares personnes du public m'encourager par mon surnom si je réussis une passe décisive, un shoot, un contre ou une broutille juste suffisamment gênante pour éviter un tir tendu.

Le hockey est explosif, exigeant pour le *cardio* comme disent tous ceux qui dissertent en experts entre deux bouffées de cigarette. Peu importe que je doive montrer patte blanche chez le cardiologue à chaque début de saison. Moi, je n'ai jamais fumé, j'ai toujours pratiqué une activité physique, je ne crains pas son avis.

Dites-le à tous ces jeunots, ceux qui avec l'allant de la jeunesse piétinent sans modestie un passé valeureux. Comme la poignée de surdoués qui depuis cinq ans prédisent qu'ils vaincront à Roland Garros, Melbourne ou Wimbledon et qui n'ont, à ce jour, pas encore conquis le premier des titres que deux ou trois de leurs aînés collectionnent à leurs dépens à chaque finale. Dites-leur qu'ils pourront se permettre toutes les prétentions de la terre, un jour prochain, mais seulement quand ils contiendront efficacement le terrible adversaire qu'est le temps. La route qui mène au respect passe par la persévérance. Cela me laisse entrevoir de belles années encore, non ?

Durer et s'amuser, c'est aussi une question de chance ou de prudence, c'est éviter opportunément la traumatologie du sportif. Sinon, dans mon cas, c'est ponctuellement une question de rééducation fonctionnelle...

Dernièrement, un radiologue, scrutant mon épaule douloureuse, la décrit poétiquement en « touche de piano » au regard du profil qui caractérise mon aire scapulaire. Le ligament détérioré n'est pas rompu. Tout va bien. Le médecin a suggéré poliment qu'une activité moins traumatique puisse être une mesure sage, pour un vétéran qui a depuis longtemps dépassé la date de péremption.

L'adrénaline et l'endorphine sont les mamelles de ma quête personnelle. Rien de tel que le sport pour m'en procurer. Pas question d'arrêter, pas maintenant, pas tout de suite. Je crois qu'arrêter le sport qui me plaît le

plus, cela me mettrait dans la même situation que ces personnes âgées qui dépérissent en quelques semaines après leur entrée à l'EPHAD. Mon éden sportif, je ne veux pas en être chassé par une date limite.

Malgré des tentatives variées avec divers sports et activités, je ne m'amuse jamais autant que patins aux pieds. Pour le dire d'une manière plus imagée, je patine sur des soupapes, celles qui me permettent de ranger le poids de mes responsabilités familiales et professionnelles au fond du sac qui m'attend au vestiaire.

Entre deux entraînements collectifs, je cours pour conserver un cœur fonctionnel et un corps endurant. Là encore, rien de la foulée alerte des Kényans. Non, une allure régulière, mais par tous les temps et sans jamais, Ô grand jamais, m'arrêter. Je cours à des heures déraisonnables, dans des lieux où règne la solitude seulement éclairée par ma lampe pectorale. J'y pousse un cri primal en rase campagne. L'air frais que j'aspire après me fait un bien fou. Et me permet de redevenir peu de temps après le père idéal et le cadre supérieur serein, assagi une fois évacués les scories du quotidien. L'arbitre vient enfin de lâcher le palet, non sans avoir vérifié du regard que les deux gardiens de but étaient également prêts.

Concernant mon gardien, il valait mieux. Mon adversaire a décoché dès l'engagement un tir ravageur. Mea culpa, ce palet que je guettais, je ne l'ai pas vu passer. Si la presbytie s'en mêle, la deuxième partie de ma carrière va être plus compliquée. Je ne sais pas si les lunettes à double foyer seront confortables portées sous mon casque. Je le saurai bientôt.

Yannick MAILLET
France, Nord